

André
Comte-Sponville

Dictionnaire
amoureux

de
Montaigne



PLON

dire s'obligerait à ne rien faire de ce qu'on est contraint de taire » (III, 5, 845).

Éthique d'écrivain et d'honnête homme. Les deux, en Montaigne, ne font qu'un. C'est ce qui explique que les *Essais*, sans être jamais moralisateurs, soient tout entiers une leçon de morale.

Mort

Il voulut d'abord y penser toujours, pour se « roidir » contre elle. Il s'étonnait que d'autres y pensent si peu :

« Le but de notre carrière, c'est la mort, c'est l'objet nécessaire de notre visée ; si elle nous effraie, comment est-il possible d'aller un pas en avant sans fièvre ? Le remède du vulgaire, c'est de n'y penser pas. [...] Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent : de mort, nulles nouvelles. Tout cela est beau. Mais aussi, quand elle arrive ou à eux ou à leurs femmes, enfants et amis, les surprenant soudain et à découvert, quels tourments, quels cris, quelle rage et quel désespoir les accable ! Vites-vous jamais rien si rabaissé, si changé, si confus ? Il y faut pourvoir de meilleure heure ; et cette nonchalance bestiale, quand elle pourrait loger en la tête d'un homme d'entendement, ce que je trouve entièrement impossible, nous vend trop cher ses denrées » (I, 20, 84-86).

Lui prend le parti opposé, moins par courage que par réalisme. La mort, il l'anticipe le plus qu'il peut, pour cesser de la craindre. À défaut de pouvoir s'y habituer – puisqu'elle n'advient qu'une fois –, il voudrait du moins s'accoutumer à sa perspective, se familiariser avec

elle, enfin en apprivoiser l'idée, pour qu'elle cesse de l'effrayer :

« Si c'était ennemi qui se peut éviter, je conseillerais d'emprunter les armes de la couardise. Mais puisqu'il ne se peut, puisqu'il vous attrape fuyant et poltron aussi bien qu'honnête homme, et que nulle trempe de cuirasse ne vous couvre, apprenons à le soutenir de pied ferme et à le combattre. Et pour commencer à lui ôter son plus grand avantage contre nous, prenons voie toute contraire à la commune. Ôtons-lui l'étrangeté, pratiquons-le, accoutumons-le, n'ayons rien si souvent en tête que la mort. À tous instants représentons-la à notre imagination et en tous visages. Au broncher d'un cheval, à la chute d'une tuile, à la moindre piqure d'épingle, remâchons soudain : "Eh bien, quand ce serait la mort même ?" ; et là-dessus roidissons-nous et efforçons-nous. Parmi les fêtes et la joie, ayons toujours ce refrain de la souvenance de notre condition, et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir que parfois il ne nous repasse en la mémoire en combien de sortes cette nôtre allégresse est en butte à la mort, et de combien de prises celle-ci la menace. [...]

*"Imagine chaque jour comme étant le dernier,
Tu vivras mieux l'instant que tu n'espérais plus."*

Il est incertain où la mort nous attende ; attendons-la partout » (I, 20, 86-87, qui cite ici Horace, *Épîtres*, I, IV, 13, que je traduis ; j'ai omis quelques autres citations latines. Signalons que ce chapitre 20 est le dix-neuvième dans l'édition de 1595 et dans celles qui en sont issues).

La *nonchalance*, chez Montaigne, c'est l'absence de souci, d'intérêt ou d'attention : évoquer la « nonchalance bestiale » du vulgaire, c'est lui reprocher de ne guère plus penser à la mort que les bêtes. Mais alors comment expliquer que quelques pages plus bas, et dès la première édition, il ajoute magnifiquement : « Je veux qu'on agisse,

et que la mort me trouve plantant mes choux, mais *nonchalant d'elle*, et encore plus de mon jardin imparfait » (I, 20, 89 A). Contradiction ? Je n'en crois rien – puisqu'il ne s'agit pas de la même « nonchalance » dans les deux cas. La première, qu'il dit « bestiale », revient à oublier, quand tout va bien, l'inévitable mort. C'est vivre comme si l'on ne devait jamais mourir. Erreur fréquente et néfaste : mieux vaut vivre chaque jour comme si c'était le dernier que vivre comme si l'on était immortel ! Mieux vaut penser toujours à la mort (quoiqu'il y ait là, on le verra, quelque exagération) que n'y penser jamais. On vivra plus intensément, plus lucidement (puisque'il est vrai qu'on peut mourir à chaque instant), plus librement (« La préméditation de la mort est préméditation de la liberté : qui a appris à mourir, il a désappris à servir », p. 87), enfin plus heureusement (« Il n'y a rien de mal en la vie pour celui qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas un mal », *ibid.*). Mais penser à la mort (ce qui est le lot de l'humanité, point des bêtes), donc se savoir mortel et vivre en conséquence, ce n'est pas une raison pour la redouter, ni même pour s'en soucier ! Aussi ne s'agit-il pas de passer du nonchaloir (voir ce mot) au souci, ni donc de l'inconscience du vulgaire à la hantise du néant, mais d'une nonchalance bestiale (l'oubli de la mort, sa dénégaration, sa forclusion, ce qui ne va pas, chez un humain, sans abrutissement ou mauvaise foi) à une nonchalance humaine et sage (l'acceptation sereine de notre finitude : savoir qu'on va mourir et ne s'en soucier point). Ignorer la mort, c'est se mentir ou se fuir soi-même (p. 92). Ce n'est pas une raison pour vivre perpétuellement dans l'angoisse ! Le vulgaire veut oublier la mort parce qu'il en a peur. Le sage y pense d'autant plus volontiers qu'il a cessé de la craindre.

Pensons donc à la mort, puisqu'elle fait partie de notre condition, voire de notre être (« c'est une partie de vous

412 Mort – que la mort », p. 92). Mais sans nous en soucier, puisqu'elle adviendra de toute façon (« Que chaut-il quand ce soit, puisqu'elle est inévitable ? », *ibid.*), voire puisqu'elle n'est rien, abolissant toute souffrance et jusqu'à la peur qu'elle inspire (« Quelle sottise de nous peiner sur le point du passage à l'exemption de toute peine ! », *ibid.*). Ce dernier thème est épicurien : sa compatibilité avec le christianisme ne va pas de soi, c'est le moins qu'on puisse dire. Montaigne, tout catholique qu'il se dise ou se veuille, semble ne s'inquiéter guère de son salut, ni craindre quelque enfer que ce soit. Il évoque Socrate, cite Horace et Virgile, Sénèque et surtout Lucrèce (16 citations du *De rerum natura* dans ce seul chapitre 20 !), enfin fait penser à l'Ecclésiaste beaucoup plus qu'aux Évangiles. Jésus-Christ ? Il ne l'évoque qu'une seule fois, dans ce même chapitre, mais pour rappeler que lui aussi est mort – en l'occurrence « à trente-trois ans » (p. 85), donc au même âge que « le plus grand homme simplement homme » (Alexandre) –, point du tout pour évoquer sa résurrection ! Comme Lucrèce dans sa célèbre prosopopée, c'est « notre mère nature » (p. 96) que Montaigne fait parler, et ce qu'elle nous dit est de stricte orthodoxie épicurienne :

« Vous avez beau vivre, vous n'en retrancherez rien du temps que vous avez à être mort :

*“Vivrais-tu plus longtemps, vivrais-tu plusieurs siècles,
Tu n'en mourrais pas moins d'une mort éternelle.”*

Ainsi je vous mettrai en tel point, auquel vous n'aurez aucun mécontentement,

*“Ne sais-tu que la mort ne laisse un autre toi
Qui puisse survivant pleurer sur ton décès,
Debout auprès de ton cadavre ?”*

Ni ne désirerez [lorsque vous serez mort] la vie que vous regrettez tant,

“Nul ne s'inquiète mort de soi ni de sa vie,

Aucun regret alors ne nous afflige plus.”

La mort est moins à craindre que rien, s'il y avait quelque chose de moins,

*“Bien moins encor pour nous, c'est ce qu'il faut penser,
S'il peut y avoir moins que cela qui n'est pas.”* »

(I, 20, 94-95, où Montaigne cite en latin plusieurs vers de Lucrèce, *De rerum natura*, III, 885-1080, qu'il lui arrive de modifier et que je traduis d'après la version qu'il en donne.)

Et de conclure fermement, citant cette fois Épicure : « La mort ne vous concerne ni mort ni vif : vif, parce que vous êtes ; mort, parce que vous n'êtes plus » (p. 95 ; c'est une quasi-traduction de la *Lettre à Ménécée* d'Épicure, § 125, ou de la présentation qu'en fait Cicéron, *Tusculanes*, I, 38).

La formule fameuse, que Montaigne emprunte à Cicéron et dont il fit le titre de ce chapitre (« Que philosopher c'est apprendre à mourir »), est souvent mal comprise. C'est qu'elle est équivoque. Montaigne lui-même en présente d'entrée de jeu deux interprétations possibles, fort différentes l'une de l'autre, la première d'inspiration clairement platonicienne, la seconde plutôt stoïcienne ou épicurienne :

« Cicéron dit que philosopher ce n'est autre chose que s'approprier à la mort : c'est que l'étude et la contemplation retirent quelque peu notre âme hors de nous, et l'emboîsent à part du corps [l'occupent indépendamment du corps], ce qui est quelque apprentissage et ressemblance de la mort [voir Platon, *Phédon*, 64-68] ; ou bien c'est que toute la sagesse et discours du monde se résolvent enfin à ce point, de nous apprendre à ne craindre point de mourir » (p. 81).

La suite du texte, on vient de le voir, penche clairement vers la seconde interprétation. Séparer l'âme du

corps, comme le voulait Platon ? Il n'en est plus question dans tout le chapitre, et Montaigne n'hésitera pas, dans l'« Apologie », à reprendre sur ce point les thèses matérialistes de Lucrèce, qui montrent au contraire que l'âme ne saurait subsister sans le corps (II, 12, 542-555 ; voir l'entrée « Matérialisme »). « Apprendre à mourir », pour Montaigne et pour autant qu'on le puisse, ce n'est pas s'installer par anticipation dans le royaume des Idées ou des purs esprits, donc dans la vie éternelle, c'est au contraire accepter et la corporéité et la mortalité qui va avec. Montaigne y parvient d'autant mieux que l'immortalité lui paraît effrayante, en quoi il donne de nouveau raison aux Anciens. C'est toujours la nature qui parle :

« Chiron refusa l'immortalité, informé des conditions d'icelle par le Dieu même du temps et de la durée, Saturne, son père. Imaginez de vrai combien serait une vie perdurable [perpétuelle] moins supportable à l'homme et plus pénible que n'est la vie que je lui ai donnée. Si vous n'aviez la mort, vous me maudiriez sans cesse de vous en avoir privés. J'y ai délibérément mêlé quelque peu d'amertume pour vous empêcher, voyant la commodité de son usage, de l'embrasser trop avidement et indiscretement. Pour vous loger en cette modération que je demande de vous – ne fuir ni la vie ni la mort – j'ai tempéré l'une et l'autre entre la douceur et l'aigreur » (I, 20, 96).

Ne nous y trompons pas : le « savoir mourir » (p. 87) n'est nullement un but en soi, encore moins l'essentiel ! Ce n'est qu'une partie, plutôt secondaire, du savoir vivre. Quant à « apprendre à mourir »... Montaigne, dès le livre II, semble douter qu'on le puisse. Les livres ou le raisonnement n'ont jamais suffi à l'apprentissage, explique-t-il. Il y faut aussi « l'exercitation », autrement dit la pratique ou l'exercice, et c'est en l'occurrence impossible :

« Mais à mourir, qui est la plus grande besogne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peut aider. On se peut, par usage et par expérience, fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence et tels autres accidents ; mais, quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois ; nous y sommes tous apprentis quand nous y venons » (II, 6, 371).

Pourquoi d'ailleurs faudrait-il apprendre à mourir, puisqu'on est certain d'y parvenir ? C'est une idée qu'on trouvera dans les derniers essais, avec des formules beaucoup plus fortes et plus justes que celles qu'il empruntait, quinze ans plus tôt, à Platon ou Cicéron. Voilà qu'il les compare désormais aux médecins (ce qui, chez Montaigne, est le contraire d'un éloge ; voir l'entrée « Médecins ») pour mieux refuser de les suivre :

« La philosophie nous ordonne d'avoir la mort toujours devant les yeux, de la prévoir et considérer avant le temps, et nous donne après les règles et les précautions pour pourvoir à ce que cette prévoyance et cette pensée ne nous blessent. Ainsi font les médecins, qui nous jettent aux maladies afin qu'ils aient où employer leurs drogues et leur art » (III, 12, 1051).

L'évolution est incontestable, au point qu'on peut y voir une espèce d'autocritique. Il est passé de la méditation obstinée de la mort, dans le livre I, à son acceptation sereine, voire désinvolte, dans le livre III. Apprendre à mourir ? Pas la peine ! La nature suffisamment y pourvoit :

« Si vous ne savez pas mourir, ne vous chaille [ne vous en souciez point] : nature vous en informera sur-le-champ, pleinement et suffisamment ; elle fera exactement cette besogne pour vous ; n'en encombrez pas votre soin » (p. 1051).

Le trépas l'intéresse de moins en moins ; la vie, de plus en plus. C'est une espèce d'aboutissement, comme un résumé, face à la mort, de la sagesse montanienne, qui est amour de la vie :

« Nous troublons la vie par le soin [le souci] de la mort, et la mort par le soin de la vie. L'une nous ennuie, l'autre nous effraie. Ce n'est pas contre la mort que nous nous préparons ; c'est chose trop momentanée. Un quart d'heure de passion [de passivité] sans conséquence, sans nuisance, ne mérite pas des préceptes particuliers. À dire vrai, nous nous préparons contre les préparations de la mort. [...] Si nous n'avons su vivre, c'est injustice de nous apprendre à mourir, et de difformer [donner une forme différente] la fin de son tout. Si nous avons su vivre constamment et tranquillement, nous saurons mourir de même » (*ibid.*).

Aux philosophes qui se « vantent » que toute leur vie soit « une méditation de la mort » (*ibid.*, qui cite Cicéron, *Tusculanes*, I, 30), Montaigne oppose alors l'essentiel, qui n'est pas la mort mais la vie :

« La mort est bien le bout, non pourtant le but de la vie ; c'est sa fin, son extrémité, non pourtant son objet. Elle [la vie] doit être elle-même à soi sa visée, son dessein ; sa droite étude est se régler, se conduire, se souffrir. Au nombre de plusieurs autres offices, que comprend ce général et principal chapitre de savoir vivre, est cet article de savoir mourir ; et des plus légers, si notre crainte ne lui donnait poids » (p. 1052).

Où l'on retrouve la « nonchalance », que ce soit celle des paysans, que Montaigne, parvenu à la fin de sa vie, juge moins bestiale que « profonde » et enviable (*ibid.*), ou celle, assurément plus admirable, de Socrate. Il ne

s'agit plus de se « roidir » contre la mort, ni pourtant de l'oublier, mais plutôt d'en accepter tranquillement la perspective (« la si nonchalante et molle considération de sa mort » par Socrate, p. 1054), voire la venue, lorsqu'il le faudra, et de la laisser faire alors son travail, qui n'est plus le nôtre, en espérant seulement que cela ne dure pas trop longtemps (II, 13, 608, III, 9, 971), se passe de préférence au combat (I, 20, 96, III, 4, 833) ou ne soit pas trop désagréable (II, 3, 351), voire que la sensation en soit douce, au point qu'on puisse « prendre plaisir », comme Montaigne crut une fois l'éprouver, « à s'alanguir et à se laisser aller » (II, 6, 374). Mais c'est moins de la mort alors qu'il s'agit que du « mourir » (voir ce mot) ou de l'expérience anticipée que, parfois, on peut en faire (voir l'entrée « Chute »). Expérience exceptionnelle ? Certes, dans le cas de l'évanouissement (II, 6, 373-374). Mais point s'agissant du sommeil. Juste après avoir noté que nous ne pouvons « essayer » la mort qu'une seule fois, Montaigne ajoute : « Il me semble toutefois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle et de l'essayer aucunement [en quelque façon]... Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait regarder notre sommeil même, pour la ressemblance qu'il a de la mort. » Et d'ajouter, sur l'Exemplaire de Bordeaux :

« Combien facilement nous passons de veiller au dormir ! Avec combien peu d'intérêt [de dommage] nous perdons connaissance de la lumière et de nous ! À l'aventure pourrait sembler inutile et contre nature la faculté du sommeil, qui nous prive de toute action et de tout sentiment, n'était que, par icelui, nature nous instruit qu'elle nous a pareillement faits pour mourir que pour vivre, et, dès la vie, nous présente l'éternel état qu'elle nous garde après icelle, pour nous accoutumer et nous en ôter la crainte » (II, 6, 372 C).

Difficile de faire moins religieux... Pas étonnant que les libertins, au XVII^e siècle, aient tant apprécié Montaigne, ni que les *Essais* – qui n’avaient point scandalisé le Vatican du vivant de leur auteur – soient finalement mis à l’Index (en 1676) ! Si la mort n’est pas plus à craindre que le sommeil, à quoi bon la religion ?

